

*À partir de Samuel Beckett, « Compagnie »
Ouvert du 8 au 15 juin 2025.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi Au noir</i>	4
<i>Juliette Derimay Perdue en mer</i>	5
<i>Nathalie Holt Travail au noir — premier jet</i>	6
<i>Jean-Luc Chovelon Je, allongé dans le noir</i>	10
<i>Piero Cohen-Hadria Rien de moins rien de plus</i>	14
<i>Solange Vissac De voix en lèvres</i>	16
<i>Emmanuelle Cordoliani Cette nuit entre nous</i>	17
<i>Louise F. Imaginer</i>	19
<i>Clarence Massiani Dis-moi</i>	20
<i>Philippe Sahuc En vain sans doute</i>	22
<i>Pierre Ménard Cellule Yapaza</i>	25
<i>Aline Chagnon Sillons</i>	29
<i>Marion Lafage Décoïncidence d'avec elle-même</i>	30
<i>Michèle Cohen Langue râpée</i>	32
<i>Hélène Boivin Après la tempête</i>	33
<i>Isabelle Charreau Noir charbon</i>	35
<i>Christine Eschenbrenner une étude</i>	36
<i>Catherine Plée Soulageoir</i>	38
<i>Raymonde Interlegator me te se... je tu il... parle</i>	41
<i>Ève François ὅπερ ἔδει δεῖξαι (hóper édei deîxai) ?*</i>	44
<i>Monika Espinasse C'est toi, la voix</i>	47
<i>Patrick Blanchon Les voix</i>	49
<i>Caroline Diaz Celle qui invente le noir</i>	53
<i>Catherine Koeckx Ne pas dormir</i>	55
<i>Nicolas Larue Demain n'est peut-être que tout à l'heure</i>	57
<i>Anne Dejardin Ce que devenu</i>	60
<i>Olivia Scélo Recueillement</i>	62

<i>Valérie Mondamert Une voix, ta voix</i>	<i>64</i>
<i>Alexia Monrouzeau Groot.....</i>	<i>66</i>
<i>Serge Bonnery Un enfant seul sur le dos dans le noir</i>	<i>69</i>
<i>Léa Djenadi Ne réponds pas</i>	<i>71</i>

la peur d'être soi

dans l'absence de couleur

s'entendre crier

Tu es allongée sur le dos dans le noir, dernière nuit sur ton île. Tu entends la mer. La voix de la mer. La voix de l'amer. La voix de la mère. Trop de ces jeux d'échos. Trop lus. Trop vus. Trop bus. Ressassés, éculés et vidés de leur force. Les mots sont toujours là les sons sont toujours là et les échos aussi mais ils sont recouverts de trop de références qui les habillent d'hiver même au chaud de l'été. Mais les mots te rattrapent. Toujours. En trop blancs sur ton noir. Les noyer les jeter au ressac les rouler dans les vagues les abîmer au large. Les naufrager. Ne plus toucher terre amère à mères. Ne plus entendre que la mer. Allongée sur dos dans le noir, te faire perdue en mer.

Codicille : Deux virgules, pour le début et la fin parce que le début et la fin c'est toujours spécial. Toujours une balade autour de Mow, personnage née dans le cycle LVME, peut-être le début ou la fin ou le milieu du texte plus gros pour lequel en ce moment, les briques s'entassent, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Une couleur de plus avec Beckett, une belle couleur, une très belle forme de brique pas carrée, découpée à coup de points. Merci François pour cette proposition (et la découverte de Compagnie)

Elle a fermé les volets, les volets de la nuit d'hiver qui est ici, la nuit, — faut voir, ici surtout-, d'un noir très noir. Comme du beurre de goudron ou du charbon. Un rien luisant. De pure matière. Plein. Net. Dense. Sans aucune couture. Épais à couper au couteau ou à débiter à la hache

Ton noir de la nuit d'hiver aux volets clos sur le dos d'un couloir. Ton noir. Lui

Tu viens de te fondre au noir à plat dos et ça te revient. Comme pour de vrai. C'est un des effets du noir de faire revenir : Qui m'aime me suive ! crie la voix, aux mains sales, pour ne pas dire noires. Ça te revient à point d'heure dans le noir comme ça t'est revenu hier

Tout ce qui revient dans le noir. Le noir favorise toute sorte de rapprochements. Le noir a cette faculté, entre autres propriétés, de rappeler. D'appeler. D'exhumer. Du vivant au mort il bat son rappel. Du vrai au seulement probable. Du vérifiable au bizarre. Du tendre au pire — le pire plus souvent que le tendre. Il te fait l'inventaire

Dans le noir ça te revient des choses. Le noir te remet en selle. Des acuités particulières saillent du noir. Allongée dans le noir ça te remonte des pieds aux cheveux — ou l'inverse— ça te rejoint : leurs mains, leurs langues ou autre. Ça te prend le milieu. Ça te saisit. Ton corps frémit. Tu rejoues tes fluidités, tu rejoues tes transes. Comme pour de vrai. Comme si

Tu es couchée dans l'odeur du cheval. Tu cours contre le vent. Tu rues. Tu plonges. Tu brames. Dans le noir ton corps te rappelle à ton corps. Des images fusent. C'est du loin qui remonte. Du très loin. De très loin. Tu fais comme-ci. Tu revis. En noir

Souvent quand elle ne dort pas allongée sur le dos dans ce couloir de bout en bout noir — un lit d'appoint lui sert de planche-, elle reprend sa vie tranche par tranche. Il faut de la méthode sinon ça vire au n'importe quoi. Le noir te mets en ébullition avec risque d'éruption

Elle a fermé les volets. Les volets de la nuit d'hiver. Elle a soufflé la lumière qui veille et bordé de noir les cinq. Ou quatre. Deux par deux. Ou deux et trois, par lit. Pas moins. Ni plus. Elle ne sait plus à un près. Qui en plus ou en moins. Combien ils étaient sortis de son corps. Qui manque s'entend-elle demander au noir de son noir quand elle recompte. C'est loin. Si loin

Dans l' à-présent du noir elle se refait les noirs d'hier. Les gestes. Les mots. Avec les trous qui sont d'autres sortes de noir. Les gestes. Les mots de la nuit. Du jour aussi. Les mots et les pensées de la vie à la manière noire : son œuvre, disons son travail, au noir

Dans le noir absolu du couloir elle refait comme elle croit que ce fut. C'est une vertu du noir d'aller chercher le perdu. Retrouver. À l'identique avec les creux et les trous. Le noir a des lumières quelquefois

« Travail, au noir, au noir, au noir » chantait la voix (de qui déjà) quand revenant du champs d'à-côté elle précipitait les pommes de terre sur la table, avec la

terre: de vraies mains de mineur, les ongles crasses jusqu'au menton

Chaque soir ou presque à plat dos tête au noir dans ce couloir qui te sert de pièce à découper tu visites tes absents et tes absences. Tu recenses. Combien est une question récurrente du noir. Combien en qui et en quoi. Combien en tout. Et quand. De la quantité et du temps. Combien. Avec qui. Où et pourquoi. Tu repasses ta vie par tranches. Le noir fait de la géographie, de l'histoire et pas mal de calcul mental. Il affabule aussi : vertige et fantasmagories sont un risque du noir. De ce noir qui te pousse dans tes retranchements

Tu repasse tes noirs : Tu crois que ton noir est pareil aujourd'hui qu'avant — avant quoi ? Ton noir d'à présent. Ton noir d'enfant ? Le noir a-t-il un âge ? Noir primaire. Médium. Vieux noir. Noir vieux. Ton noir es-t-il géographique, circonstancié ? Le noir allongé n'est pas le noir debout. Es-tu jamais restée debout dans le noir ? Elle repasse les noirs et les gestes de la vie d'avant pour voir. Avant quoi ? La mort du cheval par exemple. La mort du cheval est une date butoir. Hachoir. Heurtoir. Dortoir. Mouvoir. Œil au beurre noir. Pain noir au goût de savon

Dans le noir du couloir allongée sur le dos elle imagine. Elle compte. Cinq. Quatre. Qui. Elle. Lui. Vivants. Morts. Guerre. Tout confondu. Plus le cheval. Le cheval c'est le pompon. C'est loin. C'est très loin mais le noir rapproche. Il brouille les distances. Il exacerbe et il déforme un peu le noir. Le vrai . Le faux. L'imaginé

Elle a fermé les volets de l'hiver elle a bordé les lits de la chambre à trois lits . Elle a fermé la porte et elle s'est couchée toute habillée dans le noir du couloir. Elle a choisi le couloir. Elle a poussé le lit d'appoint contre la porte de la chambre. À présent elle fait la planche. Elle entend les bruits du vide et ceux de son corps . L'estomac. L'intestin. La salive. La langue dans la dent creuse. Les cils. Toute la tuyauterie. Le robinet qui goutte. Le rat dans la cloison. L'horloge qui. Tout y est : Tu entends ce ramdam. Si tu laisses faire le noir c'est la foire aux bruits

Dans ce couloir derrière cette porte en comptant tes vivants et tes morts elle imagine. Le dehors est loin. La vie recluse. Elle imagine

Couchée. Toute habillée ou presque, du moins en manteau, prête à partir des fois que l'heure serait venue. Tu imagines comme c'était avant cette nuit-là. Le noir te porte. Il t'ouvre à tes sombres

Mouroir. Dépotoir. Déchoir. C'est sans espoir disait quelqu'un en se tapant la tête au heurtoir. Vient le hachoir. Le noir a des lucidités, faut voir :

Allongée dans le noir du couloir à qui tu parles. De qui. De quoi. Tu parles au noir ou c'est lui qui

C'est comme un film noir sans image avec des voix.

Le noir te parle dedans comme si c'est toi

Tu as peur ou quoi

Des ombres du noir: du vrai fond de toi

Je crois que le noir me voit disait l'enfant

Je t'en souviens?

Je suis allongé dans le noir. Je suis allongé et un autre je suis aussi allongé dans le noir. Nous pourrions être deux je, ce serait logique mais non, je suis seul et je suis allongé dans le noir. Le je à mes côtés qui suis aussi allongé dans le noir, c'est moi. C'est aussi moi. On pourrait dire que nous sommes deux je, mais il n'y a que moi, un seul moi. Et il fait noir.

Vous ne devez pas comprendre grand-chose à ce que j'écris. Avant d'aller plus loin, pourtant, il faut que je vous parle d'un détail. Ce n'est pas très important pour comprendre ce que je veux vous dire, cela aurait même tendance à compliquer encore la chose mais je tiens à la signaler. Ce que je veux vous dire, c'est que je ne suis pas très sûr d'être allongé dans le noir. Je suis sûr d'être allongé, mais je ne suis pas sûr d'être dans le noir. Quand on dit qu'on est allongé dans le noir, ce n'est pas la couleur qu'on désigne, sauf si on est effectivement allongé dans du goudron, de la mélasse, du charbon ou de la peinture noire, mais dans ce cas il est probable qu'on écrive qu'on est allongé dans le goudron, dans la mélasse, dans le charbon ou dans la peinture noire plutôt que d'écrire qu'on est allongé dans le noir. Ici, le noir n'est pas une couleur, c'est plus simplement une absence de lumière. Le noir n'est pas plus la couleur de l'absence de lumière que le blanc n'est la couleur de la lumière. La lumière n'est pas une couleur, elle est les couleurs. Je crois que j'aurais dû écrire, pour être plus

juste, que j'étais allongé dans le blanc. Cela aurait été plus juste parce que je ne dormais pas. Je faisais une nuit blanche.

Quelqu'un qui étais-je, donc, étais allongé dans le blanc à mes côtés. J'étais seul avec ces deux je. Ou plutôt, j'étais ces deux je et nous étions seuls. Le premier je, je le connais bien. C'est moi. Je veux dire que c'est le moi du quotidien, celui qui mange, qui écris, qui aime, qui déteste, qui râle, qui regarde la télé, qui lis, qui chante, qui a mal à la tête. Ce je là, c'est toujours moi. Sauf dans des cas très particuliers, quand je suis très en colère par exemple. Dans ce cas bien précis, un autre je viens remplacer le je initial. Un remplacement temporaire, quelques secondes, minutes tout au plus. Quand je dors aussi, je change de je. Quand je rêve, mon je initial doit dormir lui aussi et un autre je surgis du placard. Complètement allumé, il fait souvent n'importe quoi. Et puis il y a ce je allongé à côté de moi dans le blanc de ma nuit, c'est le je qui est allongé à côté de moi quand je ne dors pas et que je devrais. C'est le je de mes insomnies. Pour plus de commodités, ce je là, celui qui est allongé à mes côtés, je vais l'appeler tu. C'est d'autant plus facile pour la compréhension de ce que j'essaie de vous expliquer que le je qui écris en cet instant est bien le je initial et qu'en ce moment même, ce second je suis absent. Alors autant l'appeler tu. Je suis allongé dans le blanc, donc, et tu es aussi allongé à mes côtés. C'est à ce moment-là que nous entendons une voix. Je ne sais pas d'où vient cette voix, je ne sais pas si c'est toi qui me parles ou si, au contraire, c'est moi qui te parle. Tu es

quand même moi et il est difficile de savoir lequel des deux je parle et lequel écoute. Peut-être les deux en même temps, je n'ai jamais été très doué pour laisser parler ou pour écouter les autres. Ce je qui parle avec ma bouche me parle de moi. Je crois que c'est toi qui parles parce que la voix est sombre dans tes propos, que je trouve parfois cruels, injustes, excessifs, décalés. Comme si ce je avais fait un pas de côté vers l'ombre. Comme si, dans cette nuit blanche, tu avais englouti la lumière et l'avais digérée pour charger tes paroles du noir de tes pensées. Pas la couleur, l'absence de lumière. Des pensées sans lumière c'est exactement ça.

Tes paroles noires (pas la couleur, vous avez bien compris) me cisailent l'esprit. L'esprit de ce je qui écoute est lacéré par les coups de couteau de noires pensées. C'est une agression, un pur acte de vandalisme. Mes quelques rares convictions sont déchiquetées, mes certitudes sont réduites en cendres, ma joie naturelle anesthésiée. Je ne dors pas et cet autre je en profite pour étaler son ombre. Dans cet espace blanc, mon intérieur est dévasté par le noir. Parfois, au petit matin, je m'autorise un répit et me rendors. Quelques minutes ou quelques heures, je me réveille ravagé. Un champ de ruines. Alors je me reconstruis à coup de cafés, noirs, j'arrange mon intérieur, un petit coup de peinture pour la journée. Pour la lumière et pour les couleurs. Jusqu'à ce que, la nuit suivante, je te retrouve allongé à côté de moi dans le blanc.

Maintenant, je suis allongé à côté d'un autre corps. C'est un corps inerte. Pas mort, juste inerte. Je l'ai éteint et j'ai

pris sa place dans le noir de la nuit blanche. J'entends une voix qui est ma voix, une voix qui me tutoie. Je me parle et je ne réponds pas. J'écris mon corps blanc dans le noir et mes idées noires s'affichent en blanc. J'écris la blancheur de mes nuits, seul, allongé dans le noir.

Tout dépend du jour. Au début, tout au début le lit, Tu ne le connais pas. Allongé là ce jour-là ce premier jour-là. Les tirs les claquements les cris les portes les voitures les morts le sang les cris les voitures les cris et toi vivant. Ce premier jour-là, Tu vis toi oui où est-ce ? Pas si loin. À une heure peut-être du carnage. Ce n'est pas loin. Ce n'est pas si loin on te retrouvera. Vite. On te cherchera et on voudra te retrouver. C'est certain. Ce premier jour-là c'est certain. Allongé là le bras sur le visage replié les mains jointes parfois et les épaules et les rides plissées tout ce monde mort sous tes yeux. Où est-ce ? Non ce n'est pas loin on te retrouvera vite on te délivrera. Cette voix assurée. Rassurante. Vite. Au début oui. C'est certain on te retrouvera vite.

Qui est cette voix ? Qui parle ? La tienne celle de quelqu'un d'autre quelqu'un dit quelque chose et toi tu l'entends c'est là c'est toi c'est ta propre voix qui parle et qui sans un seul mot dit que plus jamais plus jamais

Avoue quand même que tu ne t'y attendais pas quand même pas ce silence ce noir complet profond cru plein et entier ce noir-là avoue quand même et toutes les portes se sont fermées

Ce jour-là d'il y a maintenant longtemps. C'était ce jour-là d'il y a maintenant trop longtemps. Des calmants. Des médicaments. Des légumes des fruits des pâtes. Des médicaments et tes lunettes. Ces vêtements idiots. Le

dos sur le plaid allongé là. Toi. Des jours entiers loin de tout. Allongé là. Luca. Noretta. Là. À attendre sans savoir puis sans vouloir savoir le sachant trop clairement. Le bras replié sur le visage. Toi. Allongé là trahi. Les rides et les épaules. Les jambes les pieds. Là sur le lit. Allongé là. Vivant. Allongé là vivant dans le noir. Le plus profond des noirs. Ça ne peut plus durer. Des jours entiers à écrire, Tu te prépares à entrer dans le royaume des cieux. Plus rien plus d'air plus rien ne sourd plus rien ne transpire. Seulement le silence. Noir profond entier. Cette lumière sous les paupières et les yeux fermés et le corps entier mourant. Un sacrifice. Une offrande. Des nuits à dormir puis s'éveiller tout à coup les massacres les bruits des armes la guerre la mort le sang le carnage. Non pas toi. Là sur ce mauvais lit et cette odeur et ce noir et cet air vague et lointain et ces mauvaises pensées, Vivant encore. Tu dors tu dormais tu dors. Non pas toi. Le dos le plaid le mur et la porte. Plus tard encore plus tard et bien plus tard. Une nuit puis une autre encore. Plus personne n'y croit, Tu crois mais plus personne ne croit plus en rien. Il fait tellement nuit. Si noir. Il faut y aller Président. Rien de moins rien de plus.

C'est durant cette immuable mue entre nuit et jour, lorsque le corps, pas encore repus du repos nocturne, se retourne et s'enfonce dans le chenal vapoureux où s'écrivent les rêves. Là, les ombres de la presque aurore glissent leurs silhouettes à la rencontre de celle qui, retardant le retour dans le réel, non encore désiré, laisse le sommeil accomplir son travail. Quelqu'un lui parle ou plus exactement murmure des mots dont elle n'est pas sûre de saisir toute la portée, mais elle sait qu'il faut donner à son écoute toute la densité nécessaire. Une ombre informe, longiligne, aux bras démesurés qui s'agitent comme des ailes, sans se rendre effrayante, tourne autour d'elle, rôde comme le vent autour des arbres, torturant un peu les feuillages. Elle sent que cette ombre est bienveillante, mais ne peut s'empêcher de trembler. Ce n'est pas de cette peur des cauchemars qui vous fait vous agiter en tous sens, mais de cet émoi qui saisit face à une vision dont on n'a pas toutes les clés. Une phrase se détache plus clairement qu'il faudrait retenir, avant qu'elle ne s'égare dans les couloirs sans fin de l'esprit, et ne se heurte aux cloisons de l'oubli. Les mots chancellent, alors que dans le jour qui a fini par vaincre la nuit par habitude, le braiement d'un âne déchire murs et fenêtres ne laissant émerger sur les lèvres que des mots : *dans cette immuable mue...*

Elle m'a dit : Cette nuit, j'ai rêvé. Tu étais là, comme la dernière fois, dans les transports en commun. Un car ou un bus. Un tramway. Lumière du jour à chaque fois. Une place au fond. Pas d'autres passagers ou alors floutés, sans importance. Mais cette fois-ci tu étais en face de moi et non plus à ma droite. Sûr et tranquille. Ta chemise claire ouverte sur ton maillot blanc et moi aussi, je portais du blanc, je me souviens de ma petite manche quand mon bras se tendait, torse, vers toi. L'épaule trop haute, une branche d'olivier noueuse terminée en main dans un geste d'éloquence. Je pouvais tout te dire, enfin. Farouche et soulagée. Mais je ne t'apprenais rien. Tu m'as dit : « Cette nuit entre nous a déjà eu lieu ». Et je m'en souvenais tout à coup. Tout me revenait de ton amour, de ta chair, de la joie.

Je l'écoutais sans oser quitter des yeux le fond de mon verre et je croyais être allongé sur le dos à ses côtés tandis qu'elle rêvait à moi.

Elle a ajouté : La nuit de ce rêve, je ne l'oublierai plus, je sais quand elle se trouve... à la campagne, dans une chambre d'amis, pas loin d'un pré où des gens dansaient jusqu'à deux heures du matin. C'est une nuit précise dans un calendrier, alors que le rêve s'estompe et ne me laisse que quelques mots à quoi l'arrimer.

Transports en commun.

Une place au fond.

Je ne t'apprends rien.
Déjà eu lieu.

J'ai fait un pas de côté et j'ai glissé. J'avais oublié que la neige est friable. Que dans tout ce blanc qui scintille et enveloppe toute chose, tu peux t'enfoncer. Sans arrête où porter ton regard, tu perds pied. Il est aventureux de distinguer une forme précise qui te parlerait. Le monde devient ouate bleu-gris-blanc et s'évapore. Tu restes seul.

Je suis nu et je n'ai pas froid. Je ne sais pas où sont partis les arbres et leurs feuillages, je ne détecte aucune bête sur la peau.

La neige est friable mais si enveloppante qu'on ne se méfie pas. Tu voudrais aller de l'avant ôter cette fébrilité qui court sous ta peau.

Tu tombes dans un silence de velours, doux et bruisant comme du verre pilé. Alors le noir t'étreint. Et béatement, tu souris. Est-ce-que tu peux me voir ? Une louve de sa langue me brosse les cheveux. Un amandier fleuri se tient à mes côtés. J'ai glissé.

Blancs sont les murs semblables aux chemins empruntés par les visiteurs pour se rendre dans ce lieu immaculé mais noirs ils deviennent à la chute du jour, d'un noir corbeau, sans le cri. Et du tréfonds du lit où tu es allongée, tu n'y vois goutte car tu n'es pas encore nyctalope. Alanguie ? En sommeil ? Son corps repose sur la couche malade où l'ambulance l'a déposé. Masque à oxygène, tuyaux, cardioscope, tout l'entoure mais elle ne voit rien. Seules les ombres sont sous la lune. A cette heure tardive, les visites ont cessé et quand elle ferme les yeux, le monde n'existe plus. Toute existence s'est volatilisée et la sienne en premier. Tu fermes les yeux et tu disparais en un claquement de doigt, un clignement d'œil, en une unique inspiration. Tu dors ? Non, tu ne dors pas. Je le sais, je t'entends, ta respiration, saccadée. Peut-être même que tu as les yeux ouverts ? Veux-tu que je te parles ? M'entends-tu distinctement ? Tu ne dis plus rien. Des jours et des nuits que tu fais silence. Elle meurt. Non, elle ne meurt pas mais elle veut mourir. Son corps n'est plus. Son corps est coupé. Son corps a été accidenté. Sa tête broie du noir, du noir charbon, sans bruit. Son âme se noircit de crasse sale. Elle ne veut plus vivre. M'écoutes-tu ? Le son de la voix lui parvient nettement mais elle ferme ses oreilles. Ne pas entendre, ne plus percevoir, tel est son désir. La voix parle mais n'est pas accueillie. Son corps ne vibre plus. La voix devient sourde se perdant dans les méandres

ténébreuses. Plus de mélodie. Plus d'échos. A qui s'adresse la voix ? M'écoutes-tu ? Quels mots doux puis-je te donner pour que tu guérisses ? Quelle intonation dois-je utiliser ? Où es-tu partie ? Dis-moi. Où es-tu ? Je caresse ton corps blessé avec mon timbre. Le sens-tu ce mot aimer sur ta peau ? Comment puis-je t'extraire du tombeau dans lequel tu t'es plongée ? S'il te plaît. Elle ne répond pas. Elle a posé son corps contre le mur, sa face sur le noir. Sa bouche touche la peinture. Elle sent ses larmes couler mais ne laisse aucun son surgir. Elle comprend la voix mais laisse le silence l'envahir. Tout est cadencé. Douleur, douleur, douleur. Insurmontable. La voix tente de se frayer un chemin en vain. Ni vivante, ni morte, noire, elle est devenue.

Une voix parvient à quelqu'un dans le noir. Mais oui, c'est ça ! Et c'est seulement ça : une voix. T'imagines ? On peut parler de voix pour ce bruit-là. Donc, pas seulement un bruit, pas même un ronflement ou un grondement. Une voix. Comme quand ça parle, comme quand quelqu'un essaie de dire quelque chose. Peut-être à quelqu'un. Dans le noir. Ça vient du cœur du noir et c'est sans doute habillé de noir. En dépit de ce que disent les études zoologiques. C'est vraiment une voix. Et les personnes rencontrées ensuite viendront confirmer cela. *Kaŋ niŋ kumo*. Gorge et parole. Langue et parole. Donc, indiscutable reconnaissance du statut de voix. Alors qu'au moment où parvient cette voix, aucune oreille ne se dresse. Ce sont les poils qui se dressent. Sur la peau de quelqu'un à qui elle parvient. Il n'est pas question de comprendre, il n'est que de trembler. Ou pas. Ou de se figer pour le dernier moment de sa vie appréhendé. Là. Au moment où parvient cette voix. Peut-être au moment où elle est parvenue. La frontière entre la voix et sa résonance est indiscernable. L'écho est peut-être intérieur. Et c'est pour ça qu'il fait trembler de partout. Trembler de l'intérieur. Mais c'est aussi peut-être pour ça qu'il fige. Il remplit tellement l'intérieur, l'écho de la voix, qu'il dilate le corps, le rend obèse de résonance, le bloque. La voix a-t-elle voulu ça ? C'est une voix qui dit, c'est peut-être une voix qui veut. C'est une voix qui rugit ! Ah voilà, le mot est lâché.

Rugissement, les zoologues vont être contents, ils peuvent croire qu'à partir de là, ils vont pouvoir tout remettre en place. Mais le temps est démonté par cette voix. Avec elle tout s'arrête. Et surtout la vie même menace de s'arrêter. Pendant un moment, tout n'est que voix dans le noir. Voix habitant entièrement le noir. Noir existant à l'exclusion de tout le reste de la vie. Les gens rencontrés plus tard diront qu'elle a parlé, la voix, avec son statut de voix et de parole. On est bien heureux de pouvoir le dire ainsi, de pouvoir la mettre au passé, la voix. Mais pendant un moment, rien d'autre n'existe qu'elle. Elle, indiscernable du noir. La durée de ce moment ? Les zoologues doivent là céder la place aux neurologues. Mais ils peuvent dire ce qu'ils voudront, ceux-là. Ils auront beau dire que dans le cerveau cela a duré quarante secondes, ou bien une minute et quarante seconde ou bien même une heure et quarante seconde. Au moment où la voix parvient, cela dure une éternité. Il s'agit même de la préfiguration de l'éternité pour quelqu'un à qui parviendrait cette voix dans le noir. Cela voudrait donc dire que l'éternité est sans odeur, sans sensation sur la peau autre que les poils qui se sont dressés. Ou pas. Mais au moment où la voix parvient, au moment du noir et de la voix, on ne se dit même pas ça. On ne se dit rien, d'ailleurs, il n'y a que la voix qui dit. Et c'est comme si rien d'autre n'était à dire à ce moment. Alors les zoologues, les neurologues et même les linguistes pourront bien dire que cette voix n'a pas de mots, au moment où elle parvient dans le noir, elle est la seule à pouvoir dire ce qui est à dire. Sans mot. Et on en

est figé. Ô voix qui parvient à quelqu'un dans le noir, quand donc t'entendrons-nous encore ? Tu es la perfection sonore, tu portes avec toi la fulgurance du noir, et une puissance qui n'a même pas besoin de se faire ni croc, ni griffe. Ni mot. Tu es la voix que nous aimerions entendre sortir de nous-mêmes en nos moments d'impuissance rageuse. Or, tu es la voix qui peut ramener quiconque à l'impuissance inéluctable. Ce n'est pas en toi que l'éternité se fige. N'est figé que quiconque à qui parvient cette voix dans le noir. Toi, tu résonnes. Tu vibres ainsi longtemps. Bien des années après, quelqu'un à qui tu es parvenue une fois dans le noir essaie encore de t'écrire. En vain sans doute.

Une voix lui parvient dans le noir. Une voix venue du dehors d'un temps ancien qu'aucune oreille ne capte. Une voix qui n'effleure aucune membrane ne frappe aucun tympan. Couché sur le dos il l'entend. Il ne peut pas l'oublier. Elle passe entre ses os. Elle creuse ses tempes. Descend dans sa gorge. Elle ne résonne pas mais laisse sa trace indélébile. Ce n'est pas un cri. Ce n'est pas une pensée. Une modulation dans le souffle.

Parfois tu crois reconnaître cette voix dans la voix de cet inconnu. Tu reconnais le visage de cet homme que tu n'as pourtant jamais vu en l'entendant simplement parler. Son timbre. Son accent. Cette inflexion en fin de phrase. Cela revient par vagues. Une odeur dans l'air. La friction d'un pas. L'écho d'un cri dans un couloir. La peur viscérale. Des fragments disséminés dans chacune de ses phrases. Une main peut-être dont le mouvement s'interrompt net. Une raideur dans le poignet. Une lumière trop vive dans le fond d'un couloir. Tu ne peux pas ne pas y penser. Un objet coincé au fond de la gorge. Un nom sans visage. Un visage d'une autre époque. Était-ce lui ? Est-ce bien lui ?

Tu reviens sur tes pas. Tu tentes d'écouter à nouveau. Allongé dans le noir de ta chambre tu repasses plusieurs fois l'enregistrement. Est-ce la même voix ? Épuisé par l'effort de mémoire. Obligé d'écouter en boucle les tortures que décrivent les prisonniers enregistrés. Ce

que tu as vécu toi aussi. Ce n'est pas la même langue mais c'est la même souffrance. Ce n'est plus la même voix. Mais quelque chose insiste. Tu reviens sur tes pas encore une fois. Tu ne sais plus vraiment ce que tu traques. La vérité de ta recherche. Ton enquête secrète. Ta présence ? Ta propre mémoire ? La voix envahit l'obscurité de la pièce. Elle se fige. Dans un souffle retenu à la dernière seconde. Ce frottement dans le noir. Cette manière de se taire tout en parlant.

Il dit tu. Il le désigne sans hésitation. Il sait que c'est lui. Tu es là. Sur le dos. Immobile. Tu n'as pas bougé. Tu n'as pas dormi. Tu n'as pas quitté l'obscurité de la pièce. Tu n'as pas quitté ton corps. Tu n'as pas quitté la prison de Saidnaya. Tu ne réponds plus. Tu ne le peux pas. Tu n'as pas de bouche ici. Seulement un corps, allongé dans l'écoute, la torture des mots répétés hors du corps, et la voix qui avance, et frotte ses bords contre les parois du crâne.

Quand tu fermes les yeux, rien ne change. Quand tu les ouvres, rien ne change non plus. Tu es là dans le noir de la pièce comme en plein jour. Tu ne bouges pas. Tu n'ouvres plus les yeux. Tu ne peux plus rien voir. Tu es à l'écoute désormais. Le noir est plus dense que la paupière, plus ancien que l'œil. La voix continue à parler. Tu l'écoutes pour mieux l'entendre. Elle vient de ta gauche. Non de l'arrière. Non de dedans. Et pourtant elle t'entoure. Elle te saisit. Elle t'emprisonne. Elle touche ton oreille sans te toucher. Plus rien ne peut te blesser. Elle reste suspendue, comme si le noir la

retenait dans son propre souffle. Une caresse cruelle. Fantomatique.

Il dit des choses que tu sais depuis longtemps déjà. Il dit des choses que tu as oubliées. Il les invente. Tu finiras tel que tu es. Tu es allongé là et tu n'as pas quitté le sol de ta prison. Tu te souviens. Tu oublies. Tu n'as plus de souvenirs, mais tu les reconnais quand ils reviennent t'entêter ? Quand ils frôlent ta peau depuis le dedans. L'œil intérieur retourné sur lui-même. Tu te souviens du parfum du jasmin dans les rues de Damas. Le bruit des pas qui résonnaient dans le couloir étroit. Une phrase dans une autre langue. Tu n'apprécies pas la saveur de la pâtisserie provenant de ton pays d'origine, offerte par cet homme que tu traques en secret. Tu t'approches de lui très lentement. Tu passes à ses côtés. Derrière lui dans la file du café tu l'évites au dernier moment en le frôlant à peine. Tu sens l'odeur de sa peau. Tu respires son parfum si particulier. Tu le dévisages sans un regard. Rien ne se fixe entre vous. Tout se dérobe. Tu ne sais plus qui suit qui. Qui tu es. Qui tuait ? Si c'est toi qui le traques ou lui qui s'approche de toi, s'accroche. Tu as peur qu'il t'ait reconnu. Mais il a tout oublié. Il a fui le pays pour tout oublier. Tu es tout son contraire. Tu n'oublies rien. Tu veux qu'il paie pour ce qu'il a fait. Il a cru t'effacer. Tu t'évades.

C'est une voix sans visage. Une voix sans corps. Une voix qu'on peut reconnaître pourtant, qu'on peut identifier. Elle pèse sur ta poitrine. Elle s'allège parfois mais c'est un leurre. C'est pour mieux te tromper. Elle flotte au-dessus de ton front puis revient s'écraser derrière tes

yeux. Tu ne peux t'y soustraire. Même le silence qu'elle laisse derrière elle parle encore de toi, de ta souffrance. Tu n'es pas seul. Tu ne l'as jamais été. Même dans le noir. Même avant le noir. Tu as toujours été plusieurs. Celui qui gît par terre. Celui qui parle. Celui qui n'a pas de voix. Celui qui écoute. Celui qui espère. Celui qui trompe son monde. La division est ancienne. Plus ancienne que l'enfance. Plus ancienne que le nom que tu portes et tous ceux que tu empruntes pour te cacher. Pour continuer à vivre sans vivre.

Tu ne cherches pas à comprendre. Tu ne sais pas penser ici. Tu ne peux qu'écouter. La voix est déjà là. Sans appel. Elle ne demande rien. Elle n'attend rien de toi. Elle dit encore. Et parfois elle dit qu'elle va se taire. Mais elle continue à parler. Ce n'est pas pour toi qu'elle parle. Ce n'est pas contre toi non plus. C'est ce qui reste quand tout le reste est détruit. Quand la nuit n'est plus que le fond de la nuit. Quand le silence s'est retourné sur lui-même. Quand la mémoire fait mal sans parvenir à tuer. Quand les murs avancent à rebours. Quand on te libère mais que la vengeance devient ta prison.

Et pourtant elle vibre cette voix. Elle vibre comme si elle voulait que quelque chose se lève en toi. Quelque chose du corps inerte que tu as laissé là-bas. Quelque chose qui deviendrait un geste. Une pensée. Un mouvement. Un espoir ? Mais rien ne vient. Tu écoutes. Tu reconnais la voix de ton bourreau. Tu respirez en elle. Tu ne bouges pas. La voix reste en toi, t'obsède. Tu es son prisonnier. Et dans le noir, ça recommence.

C'est allongée sur son lit qu'elle repose. Ses bras ont roulé de chaque côté du buste, le dos de ses mains pèse et les paumes s'ouvrent vers le plafond. Elle ferme les yeux sur l'imparfaite obscurité, la lumière de la ville se glisse entre les lames mal jointées du store. Une voix lui parvient, il existe un profond noir de nuit au-delà de ta chambre, tu gardes tes mains ouvertes comme des coupes, et tu attends. Elle ne sait s'il s'agit d'une mystérieuse révélation ou d'une de ces injonctions qui l'aident à surmonter la peur du noir. Tu attends et tu vois les sillons du creux de tes paumes, lignes de vie et lignes de coeur, comme des chemins muets sous le ciel détaché du jour. L'arrière de son corps s'enfonce dans le matelas, son souffle devient de plus en plus léger, son ventre clapote comme l'eau atteignant le rivage. La voix troublée par le bruit d'eau un instant hésite, tu attends et le noir profond de nuit efface les sillons de tes mains, ton avenir n'est plus inscrit nulle part, tout peut se finir ou recommencer. Tu ne bouges pas. Sur la surface douce et lisse de ta main, la caresse d'une joue d'enfant.

La fenêtre entrouverte laisse passer dans la chambre obscurcie par les rideaux tirés le son lointain des clarines tintinnabulantes, mêlé aux grésillements des grillons, aux aboiements et aux cris du coq assourdis. Elle s'enfonce dans la torpeur de la sieste dans l'estompe des bruits, comme roule en été un voilier à l'ancre dans le rassurant clapotis l'après-midi. La grande lumière extérieure tanguet et irradie jusque sous les paupières, en éclats fuchsias, en taches oranges. Le rêve du matin revient où elle endossait le rôle de défenseur zélé de la petite chatte. Quelqu'un voulait la lui enlever. Elle était prête armée de sa détermination violente à crever les yeux de celui qui l'oserait. Sur cette véhémence ostensible si inaccoutumée, une voix l'interpelle: quel besoin as-tu de te proclamer combattante pour protéger d'un prédateur inconnu ta progéniture féline ? Quelle ivresse d'agôn pour quelle intime épopée ? L'aporie par le réveil évacuée, elle est sensible à d'autres voix en sourdine, à des projections plus flottantes, moins directes. De celles plus familières qui accompagnent la demi-heure d'allers-retours dans le couloir de nage à la piscine. Se reformulent alors tout en comptant les longueurs alternées de crawl et dos crawlé les questions supposées attribuées à l'arbre de Judée dans le carré bétonné, de l'autre côté de la baie vitrée. Des questions de récapitulation, de demande de *comptes de résultats*. Bon, alors, qu'as-tu fait, dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,

de ta matinée, de ta journée, de la semaine écoulée ? Quid du projet en cours ? De son caractère impératif, voire ordalique ? Du report à la procrastination, la voix ne l'épargne pas. Ne lui autorise aucun renoncement. Mais elle sait négocier avec elle, gagne du temps. Allègue une maturation axiologique bienvenue contre toute précipitation ou presto incontrôlé. La voix à qui elle rend malgré elle des *comptes de valeur*, pour se mériter elle-même. Sans la grandiloquence de la *conscience*, *instinct divin* rousseauiste. Cette voix dialogique à elle-même adressée est une interlocution d'introspection qui s'affirme avec l'âge, s'affine avec le temps. La voix nécessaire incitant à aller de l'avant tel l'Itès mythologique des contes et légendes, à se risquer plus, à s'impliquer davantage, à faire confiance, à maintenir haute en elle l'exigence d'*architexture*. La voix de promesse palimpseste résistant aux effacements successifs du substrat intérieur. Le bateau de Thésée dont on a remplacé au fil du temps toutes les pièces et dont on parle toujours en le désignant comme tel alors qu'il est devenu autre, qu'il a changé, s'est déplacé selon sa dérive contingente. La voix ni inflexible, ni rampante, ni indulgente, ni conciliante, la voix du double et de la distance. La voix accordéon de la décoïncidence d'avec elle-même, du retour éternel du *hic rhodus, hic saltus*.

Dans le noir Tu broies du noir. La langue noire pèse. Qui tient les deux rênes des dents et continue de mâcher dans le noir. Toi étendue sur le dos dans le noir Tu serres les dents. Non ce n'est pas toi qui soliloque non tu ne te parles pas Tu es muette la peur te fait crisser des dents fort alors qui parle qui te raconte Tu ne sais quoi. Tu tends l'oreille pour mieux entendre mieux comprendre le va-et-vient des sons, des mots peut-être. Alors dans le noir Tu ouvres les yeux pour mieux entendre ce qui est dit par Tu ne sais qui. L'autre qui te parle dans le noir, Tu le connais, Tu le reconnais. Non, tu ne vois pas qui ça peut bien être alors Tu tends ta tête ta poitrine Tu te dresses sur tes coudes pour mieux voir mais Tu ne vois rien ni personne et Tu entends toujours cette voix. Enfin des mots des bribes te parviennent des mots chargés de R qui produisent une langue râpée un morceau de rap. Tu ne songes pas à allumer la veilleuse non ces mots se coulent en édredon sur ton corps et t'obligent à te coucher à nouveau sur le dos dans le noir. Serait-ce ton mort qui viendrait de son rôle te chuchoter des mots doux que la mort déforme. Te voilà allongée sur le dos des frissons suaves parcourent ton échine à chaque souffle qui vient chatouiller ton oreille. C'est bien lui taquin facétieux mais tous ces R t'encombrent le cerveau brouillent le message où se bousculent mort re-mort remords.

Aucune respiration. Silence. Il me semble que je suis seule sous les draps, à tâtons, ne reste que les plis, le creux d'un corps. Il me semble que je ne peux plus bouger les jambes, un poids lové entre les mollets, une boule de poil coulée dans le lit qui gêne et apaise. Le quadrillage bleu des poutres au plafond, la nuit jaune à travers les fenêtres, on dirait que les meubles reprennent possession de la maison, s'allongent, se déplient, avec pour métronome, la reprise du frigidaire, et la dispute de la veille, fini par m'endormir, la nuit efface, la nuit répare, la nuit dépose, réveil amer, vite replonger dans le sommeil avant que les pensées ne t'assaillent, tu les entends derrière la porte, elles poussent, cherchent place, s'accrochent en rhizome, toutes accrochées les unes aux autres. Réveil amer, quelques paroles et toute la stabilité de l'édifice qui s'effrite, *avec tes/ je me demande ce que je/ pas une minute tu as/ à croire que/ ça sert à rien de dire/ s'il te plaît/ arrête/ trop facile/ je peux parler*, dégringolade, portes qui claquent, paroles automatiques, attrapées dans un ailleurs, pas vraiment nôtres, soirée gâchée- même scénario- tel-quel identique- dérapage, aucune distance pour voir venir l'orage, oublieux du vent qui précède. Le bout des doigts me pique. Tu es dans une mauvaise posture. Ton bras ? Où est-il cet avant-bras ? Radius, cubitus? Sous le dos, bras lié, bras mort dans l'eau stagnante de la rivière, le bouger, le ramener

contre mes hanches, le poids d'un bras mort, démembrée, dissolue de moi même. Maintenant il me semble qu'une invasion de fourmis résonnent dans mes doigts, des aimants qui piquent des épingles. La nuit efface, la nuit répare, la nuit dépose. Se mettre vite dans la position du cadavre, droite, en gisant, le poids du corps qui s'enfonce, s'enracine, les mains sur le ventre peut-être pour sentir le parachute à l'inspire jusqu'au crâne, le creux à l'expire, descends tes pensées dans ton bassin pour calmer le cerveau qui envoie des alarmes, des fakes, des sirènes, des tweets, des notifications qui ricochent au plafond, hier la dispute, maintenant l'insomnie, et demain ? Tu entends des bruits de pas sur le parquet, l'eau du robinet, la porte qui s'ouvre, se referme, une ombre t'enjambe et vient se glisser sous la couette, tu es là, tu es revenu, tu fais semblant de dormir ; rassurée, il te tourne le dos en tirant sur la couverture, tu te rapproches imperceptiblement, tu le touches maintenant, il ne part pas, le chat se retire, on entend ses griffes sur le parquet. Tu dors ? Hé, tu dors ? Le moi et le toi d'hier sont tombés, endossons nous.

Charbon tu as oublié. Charbon poussière terril vacarme obscurité pâle. Tu as oublié. Un souffle de voix frôle le visage. Chuchotement insistant qui explore la peau. Chaque parcelle. Chaque muscle. Flux de la voix qui circule dans chaque veine. Tu as oublié. Se perdre dans les galeries creusées. Charbon brillant diamant noir. La voix s'étouffe. Mince filet extirpé des poumons en feu. Silicose. Charbon sillon puits. Ce qu'il en reste. Charbon carmin murmure la voix. Tu as oublié. Tu rêves le carmin des groseilles perles transparentes gonflées que ton corps épuisé réclame. Charbon houille anthracite. Corps immobile redoutant la douleur du mouvement quand sa trace circule le long des terminaisons nerveuses et imprime les souvenirs. Tu rêves la légèreté l'insouciance des gestes quand bouger apportait le plaisir la puissance la vie. Les gestes coûtent. Charbon consume avide. Tu as oublié les soirs sans pensées quand sombrer dans le noir dans la nuit sans rêves. Tu as oublié. Dernier écho de la voix sur l'empreinte du corps épuisé.

La nuit est presque défaite et le corps mer étale. Ni dénouement, ni attente. Les battements du cœur semblent chercher une issue mais tout est clos. Être au repos est une apparence. Quelque part dans le labyrinthe un courant se concentre. Fore un passage. Dans la respiration-même, une force clandestine entre les parois : en gestation. Tantôt cri, tantôt chant, tantôt silence. Métamorphoses de la voix. Le corps est un gisant du métavers. La circulation s'opacifie, on dirait que l'aube est proche, mais un essaim se forme. Il emprunte les canaux qui transportent les composants dans le lointain du dedans — limaille de mots aimantés par la présence nommée voix. On ne sait pourquoi ni comment mais une phrase surgit. Concrétion mate. Ne donnant pas sur l'extérieur. Quelque chose d'impérieux qui attend d'être capté, contenu, retenu : *Le matin Stendhal s'en alla pour aimer les gens au bord de la façade*. Dans cet espace appelé sommeil, toute l'attention rejoint la présence de la phrase que personne n'a prononcée. L'immobiliser, la garder intacte pour la retrouver, la comprendre dans le laboratoire du jour à l'instant nommé réveil. Qui la parle ? Qui te parle à travers elle ? Tu sais que tu es dans un espace intermédiaire mais tu ne veux pas refaire surface au moment où l'espèce de parole prononcée dans le rêve mobilise ton énergie. Tu ne veux pas quitter le champ des images en prenant le risque de réfléchir en plein

rêve. S'en tenir au fait : elle a été dite par ce qui fait penser à la voix. Avec pas de bouche pour prononcer la phrase, pas de son, pas de livre dans lequel la phrase aurait pu être lue, dévorée, avoir entamé sa mue. Tu ne veux pas te réveiller pour répondre aux questions qui vont la faire disparaître avec le jour. Tu te dis sans mots que juste avant la phrase dans le rêve il y avait un paysage en hauteur, avec le lac vu depuis le cimetière — mer intérieure qui freine les avancées de la ville en lui renvoyant la présence des reflets à l'heure du couchant. C'est là que tu comprends : la phrase est le paysage. Une émanation vivante. Cette fois, elle résonne, elle a trouvé sa chambre d'échos. Chaque lettre, chaque mot brille dans la cavité. *Le matin Stendhal s'en alla pour aimer les gens au bord de la façade.* La découverte est vaste, belle, et attend d'être poursuivie. Un bruit de fenêtre fait voler en éclats toute l'expérience. Le puits de la voix se ferme, les yeux s'ouvrent. La mer se retire, le corps se lève. Sur la grève, la phrase a sédimenté. Elle est blanche, creuse. Tout à l'heure, je vais marcher jusqu'au cimetière d'Andilly. Observatoire. Tenter de voir-écouter ce que Stendhal rêvait-parlait. Aborder la marée suivante.

Tu as entendu cette phrase ? Clairement, distinctement énoncée, elle t'a réveillé. Ou l'étais-tu déjà ? Tu t'es levé machinalement Tu es allé aux toilettes Tu t'es recouché, et la voix encore dans les oreilles, sonore et nette, comme un couperet, une question qui accuse. Non mais qu'est-ce que tu crois ? Un voisin peut-être ? à cette heure ? et si nette si proche... Quelqu'un dans la rue la nuit en caisse de résonance ? Voix de femme ou d'homme ? Voix tranchante, cinglante, voix venue des tripes, jaillissant du profond, intérieure, pas sexuée encore... Tu dis n'importe quoi. Tu es fatigué. Tu veux dormir encore mais la question est là, comme jaillie du mur derrière toi, et si près de ton oreille, comme complice dans sa méchanceté même. Non mais qu'est-ce que tu crois ? un sifflement fielleux. Tu as envie d'aller aux toilettes. Tu y es pourtant allé déjà, non ? La vessie te fait vraiment mal donc non, tu as juste rêvé y être allé, sans doute, sans doute, tes réveils sont ainsi, élastiques, gluants, interminables et confus. Ta chambre est noire, les stries entre les lattes de volets à peine grises, si on était le matin, ce serait de vrais rais de lumière, on entendrait les oiseaux. Pas d'oiseaux, un souffle comme sorti des murs dont l'aspect sombre et vaporeux bouge imperceptiblement. Et la voix, tu l'as rêvée ? ou c'est toi ? Toi qui l'as dite cette phrase Non mais qu'est-ce que tu crois ? Avoue que cette phrase, c'est tout toi dans ta manie d'auto-accusation... De quoi d'autre as-tu rêvé ? ...

tes parents ressuscités, vifs comme des gardons, comme cette voix, si réels et contondants ...Tu fouilles dans tes rêves pour l'essentiel déjà volatilisés. Juste ton père, si grand, si menaçant, la gifle toute prête, son œil plein de reproches, c'est peut-être de là que provient ce Non mais qu'est-ce que tu crois ? Le chat gratte sa litière. Déjà ? tu es donc bien réveillé. Quelqu'un ronfle maintenant, ça va t'empêcher de dormir, tu tends le bras vers ton téléphone, le ronflement cesse, un halo de lumière autour de ton téléphone te rend à ta solitude. Mes sommeils sont trop peuplés... Il y avait aussi ton ex semble-t-il plantée dans un long couloir, se déshabillant avec lenteur envoyant sa culotte par-dessus tête, tout à fait son genre... tu fantasmerais encore sur elle ? Non non elle était grise, tout sauf attirante, obscène. Combien de temps a passé, tu consultes ton téléphone, trois heures, il t'avait semblé dix minutes tout au plus, dix minutes à te remuer dans ton lit, à lutter contre les positions douloureuses. Toujours pas le moindre rai de lumière entre les lattes du volet, trop tôt pour se lever, rester là dans ce noir, c'est un grand soulageoir est-ce que soulageoir existe ? à vérifier dans le dico ... tu te bouges enfin, tu te lèves, tu restes couché, tes membres trop endoloris... la tête tellement lourde... Tu cherches dans le dictionnaire Soulageoir : subst. masc. Ah ! Petite pièce aménagée dans les maisons romaines où les femmes se rendaient en cachette pour pleurer tout leur saoul (les pôvres) tu es au lit, dans ce noir si effrayant autrefois, mais là non, juste opaque, l'âge atténue les frayeurs, les réveils de plus en plus en pâte feuilletée,

fourrée d'entre-deux, les pensées qui s'entrechoquent, même pas de toi, mais de qui? Quel est le programme aujourd'hui ? acheter poulet, litière pour le chat, passer chez l'imprimeur, la cavalcade allait bon train c'était à le tuer ce connard !!! Non mais qu'est-ce que tu crois ? D'où ça sort encore ça ? A croire que ton cerveau fonctionne en autonomie, toutes ces pensées désordonnées... Soulageoir te rappelle reposoir ou reclusoir tu aimes les mots en oir ... comme Baudelaire. Vraiment tu ne crois pas qu'il a la fièvre ? Croire ou ne pas croire, encore un... sauf loir. Ils arrivent à rentrer dans les bouteilles d'huile et ils y gonflent, ils y gonflent. Tu te lèves il est huit heures tu sors le dico, Soulager... Soulageoir... 'xiste pas. Dommage.

Allongé. Encore. Le dos au drap ou le drap au dos peu importe, à quoi bon distinguer. Rien ne bouge sauf ce qui ne peut s'en empêcher. Les paupières parfois haut bas ça passe le temps. Ou l'illusion. Le noir le presque noir puis encore plus noir. Et puis pas. Un soupir sans souffle de dedans pas tout à fait pensé pas tout à fait émis. Pas de lumière sauf celle qui ne vient de rien. L'œil gauche cligne seul puis l'autre. Solidarité. Corps muet corps las corps là.

Une voix. Pas la sienne. Lointaine. Réelle peut-être. Ça parle. Des mots ? Peut-être pas. Plutôt des pas de mots des ombres de mots. Elle monte et descend la voix une pente douce vers le sens puis chute. Rire peut-être. Ou menace. Ou un chien. Ou tout à la fois. Il ferme les yeux. Il les ouvre. Il ne voit pas. Tant mieux. — C'est moi ? — Non. — Alors qui ? — Tais-toi. — C'est encore moi. — Justement.

Un dialogue qui ne se décide pas. Le dehors entre en lui par les oreilles et ressort par la bouche intérieure. Le plafond respire ou alors c'est sa poitrine. Mais il ne respire pas. Pas vraiment. Juste le mécanisme. La pompe à rien. Un souffle sans intention.

Le bras gauche picote. Le coude proteste. La jambe droite s'enfonce dans le matelas ou le matelas monte vers elle. Le ventre fait un bruit d'animal. Ce n'est pas

lui. Mais c'est dedans. — Tu m'entends ? — Oui. — Alors pourquoi tu ne réponds pas ? — Parce que je parle.

Rire. Le leur. Le sien. Celui de la voix. Dehors quelqu'un dit quelque chose. Le mot ombre ou honte ou on rentre. Il n'est plus sûr. Il n'a jamais été sûr. Il entend. Pas toujours. Et puis il comprend. Trop souvent. L'inutile le vide le tout de travers. C'est ça qui lui parle. Qui l'appelle. Qui le tire vers l'écoute.

Le pied droit glisse, tout doucement, à peine. Une caresse au drap. Un adieu. Il se sent partir. Mais il reste. Comme toujours. Ça part, mais ça reste. Ça part en lui vers le fond vers le trop bas. — Il fait nuit ? — Oui. — Et si je fermais les yeux ? — Tu les as déjà fermés. — Et si je les ouvrais ? — Trop tard.

Tête trop lourde pour les pensées. Pensées trop molles pour la tête. Tout se mélange. Il entend son nom. Peut-être. Il croit. Il veut croire. Il imagine. Ce n'est pas mieux. Ce n'est pas pire. C'est là. Une main imaginaire touche son front. Ce n'est pas la sienne. Ce n'est pas une main. C'est une idée de contact. Une mémoire de contact. Le souvenir d'un souvenir. Déjà flou déjà faux.

Il veut se tourner. Mais non. Il ne veut pas. Il veut vouloir. Mais ce n'est pas encore l'heure. S'il y avait une heure. Le tic-tac est mort depuis longtemps. Et pourtant tout continue de battre. Dedans. À côté. En dessous. — Tu dors ? — Non. — Tu veux dormir ? — Non. — Tu veux quoi alors ? — Rien. — Tu mens. — C'est possible. Silence. Puis le retour du bruit. Lointain. La voix. L'autre. Dehors. Une femme peut-être. Ou une radio. Ou lui. Encore. Il ne sait plus. Il ne veut plus savoir. Il écoute. Il

s'écoute. Il se mêle. L'intérieur répond à l'extérieur sans se consulter. Ils font corps. C'est le corps. Tout le corps. Une oreille dans le ventre, une bouche dans la paume, des yeux dans la nuque. Ça pense partout. Et ça dit. Assez.

Mais ce n'est jamais assez. Alors il reste. Étendu. Ouvrant. Fermant. Un œil. L'autre. Une vie. Puis plus rien.

Puis encore.

Il n'y a rien à faire. Juste attendre. Attendre qu'il n'y ait plus rien à voir. Plus rien à regarder. Attendre qu'il n'y ait plus rien à entendre, plus rien à écouter. Attendre que plus rien ne se donne à voir, que plus rien ne se donne à entendre. Cela peut prendre quelques millièmes de secondes, cela peut prendre des heures, des années. Cela peut prendre une vie.

Imaginer un corps allongé sur le dos dans le noir. On pourrait croire qu'il n'y a rien à voir. C'est troublant. Le corps tout entier, du plus profond de ses plus minuscules cellules jusqu'au moindre grain de peau, de toute la peau, est plongé dans le noir. Que les yeux soient grands ouverts ou les paupières abaissées, tout est noir. Pourtant on y voit encore. C'est troublant. On y voit des images qui défilent comme au cinéma sur l'écran noir qui subitement s'illumine. On y voit des images mémorielles où on peut reconnaître untel et la couleur de son chapeau, des images qui semblent venir de nulle part, avec ses reliefs et ses couleurs, ses personnages inconnus, il y a des plans fixes et des travellings, des couchers de soleil et des paysages de pleine lune. Dans ce noir parfaitement noir on distingue même des ombres et aussi des lumières, la flamme d'une bougie, le sourire de l'enfant. Le corps est immobile, ou pas, allongé sur le dos dans le noir. Laisser faire, laisser y voir, nul besoin des yeux, qu'ils soient ouverts, mi-clos ou fermés. C'est troublant. On ne sait pas qui voit, quoi,

d'où et comment c'est possible. La peur envahit ou la curiosité éblouit. Parce qu'à un moment, on ne voit plus rien. On ne voit plus rien du tout, ni les images, ni l'écran, ni rien dedans et autour. Mais soudain, on entend.

Tu es dans le noir, allongée sur le dos, il n'y a rien à voir ni dehors, ni dedans, ni autour. Alors tu m'entends. Alors enfin tu m'entends. Il a fallu attendre que tu acceptes de plus rien y voir, de ne plus rien comprendre, que tu finisses par te perdre dans ce noir. Alors tu m'entends et tu ne bouges pas. Qu'attends-tu, là, immobile, dans le noir, sans plus rien à voir ? Qu'attends-tu de cet autre que toi que tu ne peux nommer sans tomber dans le piège des mots incertains, malhabiles, décalés, que tu ne pourrais pas même entrevoir si tes yeux osaient le miclos ? Qu'attends-tu de ce possible toi qui serait un autre, pourquoi pas, et que tu entends si clairement, si distinctement ?

Plongée dans le noir, sur le dos, le corps endormi, morphiné à l'opium du sommeil de la chair, tu es pleinement éveillée, totalement réveillée, dans toute ton entièreté à l'écoute. A l'écoute de qui, de quoi ? Laisse faire, laisser aller, laisse le son par cette voix de ton monde intérieur qui n'est autre que l'autre face du monde qu'on croit extérieur, te pénétrer, faire un avec ce grand tout. Ce grand tout qui n'est rien, rien d'autre qu'avant de naître, et qui était déjà, et qui sera même après la mort. Avant ta naissance et après ta mort.

Je suis étendue sur le dos dans le noir d'une chambre aux murs blancs et au plafond bleu comme un ciel d'été. La fenêtre est ouverte sur le monde du dehors, il fait nuit

noire, une nuit sans lune, sans étoile, sans rien ni personne à qui à quoi m'accrocher comme pour sentir que j'existe, là, tout de suite, ici, maintenant, et hier, et avant-hier aussi. Je ne sais plus comment j'existe quand j'ai les yeux ouverts, en plein jour. Suis-je un personnage de l'écran de cinéma même quand *La lumière revient déjà Et le film est terminé.*** Suis-je cette autre qui me parle quand je suis allongée dans le noir mon dos sur les draps blancs ? Ou les deux ? Ou rien ni personne, une illusion ?

Je ne sais pas, je ne sais plus qui je suis. Je ne sais plus où je suis. Je ne vois plus rien, je n'entends plus rien. Je ne suis plus là. Pourtant JE SUIS.

Au commencement, et même avant, il y a le noir ou le blanc, qu'importe, puisque c'est un espace vide sans forme et plein de silence. Après, le verbe est arrivé. Quel verbe ? Être comme *Je suis*, un *Je suis* d'un début qui n'en est pas un et d'une fin qui n'en sera jamais une.

**Formule du mathématicien Euclide, en latin quod erat demonstrandum puis CQFD*

***La dernière séance — Paroles Claude Moine / Pierre Papadiamandis*

Pas le noir. Pas le noir qui enferme qui étouffe qui noie. Pas le noir qui enserre qui oppresse qui empêche de respirer. Tu ne l'aimes pas ce noir gouffre profond ravin abrupt dans lequel tu as peur de disparaître. Tu cherches toujours ce rai de lumière qui se fauflerait dans la noirceur de l'instant. Tu trouves toujours cet éclat même fugace, cet étincèlement qui te sauvera de la chute.

Et tu es allongée dehors, tu es couchée dans la nature, sur un carré d'herbes odorant, tu humes les odeurs sucrées du chèvrefeuille et le noir n'est plus noir. Au-dessus de toi, le feuillage te couvre, arc d'un vert profond qui te protège qui chuchote qui te berce, et les bruits sont doux gazouillis des oiseaux endormis, clapotement des vagues montant de la rivière toute proche et craquement de brindilles. Pas de voix, pas d'apostrophe, pas de sirène, juste quelques murmures et un flottement bienvenu.

Et puis tu es couchée sur le sable doré, le sable rafraîchi par la nuit, ton corps pèse sur ton lit de sable, tu écoutes, tu ouvres les yeux. Pas de noir, pas de noir, mais une voûte de velours bleu, transparence piquetée de diamants et de saphirs, une immensité qui t'emporte. Tu cherches tes lumières, tes étoiles, tu les nommes, tu les appelles, c'est toi, la voix, un murmure de reconnaissance, une litanie de retrouvailles qui se mêle

à la voix du vent, à la voix de la mer, flux et reflux, puissance des marées, vagues qui chantent, se brisent, sifflent, frappent, fouettent, et enfin se posent.

Et puis tu te lèves, tu es debout, tu souffles avec le vent, tu tanges avec les mouvements de la mer, tu ancras tes pieds dans le sable humide, tu en tires une force nouvelle. Et ta voix résonne dans la mer, emplît l'espace et monte vers la lune pâle et ronde accrochée dans le ciel velours.

Chaque jour depuis la réception de cette proposition j'ai écrit un texte en y pensant en tâche de fond. Mais sans trop y penser. Histoire de changer de méthode. Puis une fois le dernier texte écrit (publié sur mon site à vendredi 13 juin dans les carnets autofiction j'ai tout relu, et j'ai seulement prélevé des passages qui me semblent utiles pour indiquer un mouvement.

Je ne suis pas en joie. Je ne suis pas triste non plus. Je suis entre les deux, dans cette zone d'indécision, dans l'entre-deux des états et des gestes. Au beau milieu du désœuvrement, comme un homme debout dans le courant, sans rivage.

C'est comme si je me retrouvais dans une boucle temporelle. Cette impression se mêle à la grisaille de ce jour de pluie. Et si tout ça n'était qu'un éternel recommencement ? Que nous soyons les mêmes dont on se souvient puis qu'on oublie ? Nous nous oublierions même de façon autonome — ce serait l'unique progrès. De recommencement en recommencement, avec à période fixe un événement mystérieux susceptible de vider la population entière d'une époque pour la replacer dans une autre.

Durant l'entretien avec le médecin de la clinique du sommeil, à un moment, il y a cette question : voyez-vous des images avant de vous endormir ? J'ai repensé à ces images avant de répondre qu'il s'agissait de monstres, qu'il s'agissait de l'absurdité la plus absurde déguisée en monstres au regard froid, glacé. C'était très exagéré. [...]

Mais à cet instant, j'ai compris que je ne faisais encore une fois que m'adresser à moi. Et j'ai stoppé net.

Ce n'est pas que c'était faux. C'était même plutôt juste, par moments. Calibré. Fluide. Ciselé. Mais voilà. Ce n'était pas vivant. Pas vraiment. C'était une forme qui tournait sur elle-même. Une élégance sans hématome. Un texte qui avait tout... sauf une nécessité.

Dans les rêves de cette nuit me revient soudain une image, j'avais une voiture blanche, une sorte de petite fourgonnette de couleur blanche. Je l'avais garée quelque part mais je ne savais plus où. Je faisais des efforts insensés pour tenter de m'en souvenir mais ça ne marchait pas. Et plus je comprenais que ça ne marchait pas plus l'effroi m'envahissait. Ce n'était pas de la panique. C'était autre chose de plus glacial. Un constat sans appel que jamais je ne retrouverais mon véhicule.

Au bout du troisième jour de panne, lorsqu'on voit comment les choses s'effondrent doucement à l'intérieur de son propre foyer, comment ne pas comprendre la métaphore, l'allégorie ? Si possible en ajouter pour accélérer le désastre. Mettre soi-même le site en panne suite à une erreur dans le fichier `mes_options.php`. [...] Non plus un déplaisir, non plus une colère, ni une rage, juste une forme nouvelle d'indifférence — je dis nouvelle parce que nouvelle dans ce domaine certainement, mais ancienne, archaïque dans le fond, qui consiste à toucher le fond des illusions. Journée bizarre. Travail sur le code de 5h à 11h. Mise en page à la Beckett. Sobriété avant tout. Plus d'images affichées dans les cartes. Priorité au texte. [...] Il y a

beaucoup trop de choses sur ce site, comme il y a beaucoup trop de choses sur mon plan de travail ici dans le bureau, ou dans l'atelier, comme dans ma tête.

En conduisant j'ai pensé que ce serait bien que cette voix dans la nuit soit celle de l'insatisfaction chronique. J'ai pensé à ça en écoutant S. me dire un de ses regrets qui sonna à cet instant comme un reproche, ou que j'ai pris plutôt comme un reproche qui m'était adressé de façon indirecte. J'ai fait le point sur tous les reproches indirects que j'avais dû essayer durant une vie entière que j'avais fini par prendre à mon compte.

Et tout ça finissait par se confondre avec cette voix dans la nuit : elle se tenait assise sur mon ventre et je sentais son poids impressionnant, j'étais oppressé, et je me disais que ça serait bien qu'elle se lève et que je ne l'entende plus.

Ce ne serait pas uniquement dans le noir. En plein jour aussi désormais. Tu es sur le chemin de terre près du Rhône, tu as décidé d'avancer. Tu avances. Le corps est lourd, pesant, récalcitrant. Et toi tu lui dis d'avancer, un pas après l'autre. [...] Qui dit d'avancer, demande cette voix derrière la voix. [...] Les voix se chamaillent, elles se chamaillent toujours un peu. C'est de la distraction. C'est pour que tu ne voies pas quelque chose derrière ces voix.

Se disperser n'est pas jouer. Mais quelle fatigue. Physique. Se traîner n'est pas vivre.

Mais tout est en désordre. Dans ce texte, rien ne colle comme d'habitude. Ça ne prend pas. Peut-être même

que ça rebute. [...] Et la fatigue qui tape en même temps que le soleil, déjà dès 10 h du matin.

C'est sans doute raté pour aujourd'hui. Une fois de plus. Tu t'es encore mis à parler de quelque chose alors que tu ne voulais parler de rien. Mais la prise de conscience arrive vite, presque instantanément. Dans le texte même, au moment où il te mène par le bout du nez.

C'est durant la nuit que les voix s'écartent peu à peu, d'elles-mêmes, comme ayant pris conscience de leur insignifiance. Comme si, blessées par cette prise de conscience de leur inutilité, elles avaient décidé de se taire. De laisser l'écho seul de leurs propos encore sous forme d'une présence dans la chambre.

La voix qui reste n'émet pas vraiment de son, mais un flux d'images qui s'écoule ; ce pourrait être un flot de larmes s'il s'agissait d'un œil qui ne cligne pas, qui affronte le noir qui l'entoure sans entretenir l'espoir d'une clarté. Un œil grand ouvert sur le noir de la nuit avec ses vieilles peurs comme compagne.

Cette voix qui sortait à ce moment précis de ma bouche inventait au fur et à mesure qu'elle parlait de ces choses dont elle ne parle jamais. [...] Car à cet instant, j'ai compris que je ne faisais encore une fois que m'adresser à moi. Et j'ai stoppé net.

Elle est couchée il fait noir et dehors n'existe plus. Chaque nuit la même inquiétude. Pas tout à fait une pensée. Elle est là sans être là. Elle est là étendue et elle parle. La voix monte. Elle se glisse sous le crâne. Elle ne s'arrête pas. Elle ne sait plus. Elle ne sait jamais vraiment si elle est encore éveillée ou déjà en train de sombrer. Elle ne sait plus si la voix vient de l'intérieur ou d'ailleurs. Si c'est elle qui a commencé à parler dans le noir ou si c'est l'angoisse qui l'a provoquée. Peut-être que la peur s'est mise à dire quelque chose qu'elle ne voulait pas entendre. Un cauchemar prend la parole. Toujours la même scène. L'hiver revient et le seuil vide. L'écharpe et le manteau de laine. Il est figé dans la lumière. Il ne dit rien. Tout se confond. L'angoisse la voix l'insomnie. Le noir devient milieu. Le noir compact où elle glisse sans jamais vraiment tomber. Elle est couchée il fait noir et dehors n'existe pas. Antoine. Son nom dans la bouche. Elle le mâche encore et encore pour lutter contre l'effacement. Il marche sans corps. Il marche sans chemin dans l'espace de la nuit. Il marche vers elle. C'est ce qu'elle a cru pourtant la chambre est vide. Elle parle et elle écoute. La voix ne peut loger entièrement dans le crâne. La voix dépasse la pensée. La voix s'échappe. ASSASSINS. Son cri rauque réveille les enfants. Presque un chant. C'est toujours la même envie de cogner les murs. Ce n'est pas la mémoire. C'est la douleur qui reste et qui frotte les nerfs. La douleur n'abandonne jamais.

Le travail sourd de la douleur. Parfois elle ne sait plus si c'est elle même ou une autre. Celle qui imagine. Celle qui invente le noir. La chambre. Un corps. Une voix. Quelqu'un est là qui veille. Il fait noir et elle ferme les yeux pour voir. Elle voit ce qu'elle ne peut pas dire. Dans le noir étendue, parlant, écoutant.

Codicille : je n'ai pu m'empêcher de le raccrocher à Corbera et j'ai laissé apparaître un brin de l'écharpe de laine d'Antoine. Celle qui invente le noir, c'est sa sœur, Pauline. Cette histoire familiale me rattrape, et je la place au centre de l'écriture pour l'été à venir ici sur le Tiers Livre. Je pose ça là pour m'engager. Merci.

Il est étendu sur le dos dans le noir. D'habitude la nuit après quelque temps dans le noir on voit des formes se profiler. Des halos entourent les objets. La lumière filtre malgré tout. Ici rien. Il sent tous les points de contact de son dos et de ses jambes avec le matelas, Il est étendu sur le dos et il fait nuit noire. Il se demande où il est et se dit qu'il doit être sur un lit. Une voix lui parle. Il tend l'oreille. Il essaie de détecter un mouvement. Un son autre que la voix. Rien non plus. Pas le moindre frémissement ni le moindre bruissement. Il tend l'oreille à nouveau. S'il n'entend rien cela signifie que la voix vient de l'intérieur. Du dedans de lui. Tu entends des voix à présent ? Une tout au moins. Serais-tu en train de devenir fou ? La voix vient bien de l'intérieur. Plus aucun doute là-dessus. Elle braille. Elle ressasse. Elle l'invective même. Il veut qu'elle se taise le laisse dormir. Il voudrait bouger mais il n'y arrive pas. Il voudrait dormir mais la voix l'en empêche. Tais-toi la voix. Laisse-moi tranquille. Je ne veux plus t'entendre. Jamais. La voix ne veut rien entendre. Elle péroré sans arrêt. Ils ne se comprennent pas. La voix lui parle il ne la comprend pas. Elle ne le comprend pas non plus puisqu'elle continue de l'apostropher. Il voudrait dormir mais sur le dos il ne peut pas. Impossible de bouger donc il ne dormira pas. Non seulement la voix l'en empêche mais le noir aussi. Tu te mets à avoir peur du noir à présent ? Il n'a jamais été dans un noir aussi

intense. Un noir qui colle à la peau. Un noir qui rentre dedans. Par les pores et par les yeux. Un noir dont on ne sort pas. Vivant ? Non il ne veut pas dormir. Il a peur. S'il s'endort il ne se réveillera pas.

Codicille : écrit dans une chambre d'hôtel de Belleville après avoir rencontré Anne Savelli lors de sa déambulation Oloé du 12 juin 2025

Il n'a d'abord pas prêté attention à ce qui pourrait être tout aussi bien un léger grésillement qu'un crachotis de radio. Son corps a cherché pendant longtemps une position adéquate pour enfin se détendre. Pas facile. La fièvre vient parfois faire des cavalcades des pieds à la tête. Il faudrait boire. Encore et encore. La tête ne bourdonne pas sinon ce serait insupportable. Disons qu'elle grésille. C'est un son aigu et diffus qui empêche de dormir. Du dehors parviennent des sons urbains. De loin en loin roulement du tram sur les voies. Sonnerie des portes qui s'ouvrent. Voix indistincte qui donne des informations. Chant d'un merle tôt levé entrecoupé d'éclats de voix. Et puis silence. Le bois de l'armoire qui craque dans la pénombre. Respiration du corps légèrement sifflante. Raclement de gorge. Draps qui se froisse lorsque le corps cherche désespérément une position accueillante. Silence. Il cherche à ne pas penser. Mais le grésillement recommence. Crachotis de station radio qu'on cherche à capter. Une voix s'est frayé un passage et elle se fait entendre. Très faiblement mais suffisamment pour qu'il l'entende. La voix pourrait donner un contexte, Tu te souviens ? Mais elle n'a pas besoin. Tu souffres et lui avec toi. Normal. Parfois il faut bien qu'il expulse ce trop-plein qui l'étouffe. L'étau dans la tête s'est resserré. Il cherche à prendre une grande respiration pour le chasser. Sans succès. Élanement.

Mâchoires douloureuses. Tes rêves sont sans queue ni tête ? Tu perds le sens. Il ouvre les yeux mais la lumière qui filtre à travers les stores ne laisse pas voir grand-chose. Tu dégringoles et cherche à te raccrocher à du solide tout fout le camp sous tes pas. Frissons. Ça fait mal. Où vas-tu comme ça ? Tu crois que tu ne t'en sortiras jamais. Impression de ne plus parvenir à sentir l'instant. La douleur appelle un cri inexistant. Tu cherches quoi ? Il faut du temps pour détendre un peu le sternum et décriper les muscles tendus par l'attaque de fièvre. Tu penses qu'écrire pourrait faire mal. Contaminé. Il est contaminé jusqu'à l'os. Les gènes ne mentent pas. Qui a dit ça ? Les gènes des gens ne mentent pas. Coup de chaud. Le corps transpire et se rend compte que la sueur perle à grosses gouttes dans le dos et imprègne les draps. Six générations. Ça peut courir sur six générations. Ah bon ? Souvenir d'une autre voix. Tu l'écoutais dans la lumière artificielle de l'amphithéâtre. Une voix posée qui parlait l'espagnol de Colombie. Des cheveux noirs de jais. Un regard profond qui avait traversé des ténèbres millénaires. Son corps participe au souvenir. Il a tressauté mais la douleur le crispe. Dans le filet de lumière danse un nuage de poussière. Six générations. Tu sais bien que l'effet de souffle peut aller très loin et tout emporter sur son passage. Les os et les viscères crient douleur. Il cherche encore un peu d'air. Le corps est subitement passé à autre chose. La vague s'est retiré. Il attends. Ça grésille encore un peu dans sa tête. Quelques images fugaces le

traversent. Ne sais plus si c'est soir ou matin ou bien.
Silence. Demain n'est peut-être que tout à l'heure.

Il est étendu dans le noir. Le corps immobile. Le corps, ce masculin, et il faudra écrire il est étendu, même s'il s'agit d'une femme. La voix, la voix de quelqu'un, quelqu'un parle, on ne sait si c'est une femme ou un homme. Elle parle. Même si c'est celle d'un homme. Elle dit tu es allongé dans le noir. Elle dit qui parle. Qui te parle à toi allongé dans le noir. Elle pose la question. Elle ignore à qui elle s'adresse. Elle prononce des mots sans destinataire, des mots errant au-dessus du corps. Elle prononce une phrase. Elle dit descendre c'est forcément dans le passé. Ce sont tes mots. Tu les reconnais. Tu les avais écrits et oubliés, comme toujours. Tu écris comme on se débarrasse avec l'espoir que quelqu'un viendra récupérer quelque chose et que tout ne sera pas perdu. Tu écris comme on adresse une prière à on ne sait trop qui. Le corps étendu dans le noir comme pour la prière que tu adressais et à ce temps-là tu savais à qui. La voix dans le crâne c'était sa réponse. De lui depuis son corps accroché quelque part avec son beau visage blanc parce que le plâtre a cette couleur de la douleur quand le cri est retenu. Il a retenu tous tes cris, les a interceptés. Leurs traces comme stigmates et c'est forcément rouge. Les yeux fermés dessinent en couleurs. Le corps lui est dans le noir. Le corps étendu dans le noir de la caravane. La voix qu'il lui prête et voilà que le « il » a changé. La voix change de gorge. Le cri aussi. Il est un peu perdu. Il va de l'un à l'autre. La voix aussi. Elle tourbillonne.

Comme l'esprit sain. Avant de se fixer pour un bref instant. Quel corps ? Quelle adresse ? Quels mots ? Tu m'écoutes quand je te parle ? Que vas-tu devenir ? Un corps traversé par les autres ? Un discours que tu prêtes et que tu reprends ? Un répétiteur, voilà ce que tu es devenu ? Les mots que tu leur feras dire et redire ? À elle, étendue dans la caravane, au photographe, à celle qui écrit, qui ne peint plus ? Lève-toi et écris. Tu m'écoutes quand je te parle ?

Imagine une voix qui coïncide avec la femme allongée sur le dos dans le noir. Qui la rejoigne. Une voix qui ne soit pas celle de la douleur. *Tiens-toi tranquille* elle lui dit. Tu lis dans le texte de Sénèque *ô ma douleur furieuse, modère tes propos, oui modère les !* La femme allongée sur le dos qui n'est plus tout à fait une femme déjà attend de la voix une confirmation de ce qu'elle est. Elle cherche sa vengeance, elle l'appelle pour étouffer la douleur. Elle craint que la voix ne raisonne faux. *Modère tes propos*. Il est question de garder en mémoire les forfaits, il est question de cendres, de palais en flammes, de châtiments mérités. Une voix parvient à la femme dans le noir pour lui dire qu'elle ne doit pas supporter de graves offenses ; elle ne peut pas accepter. *Les grandes douleurs ne peuvent rester muettes*. Elle n'a plus rien à perdre, même pas ce qu'elle est. Elle n'a plus rien. Elle demande à la voix d'être son nouveau visage. C'est le visage de la fureur ; la voix dit qu'elle peut tout renverser maintenant, tout détruire. Allongée sur le dos, elle sent son corps noueux s'enfoncer dans l'échine de l'écorce terrestre. *Souviens-toi, souviens-toi du taureau soufflant ses flammes, souviens-toi de la bête indomptable, souviens-toi du champ d'où surgissent des hommes en armes, souviens-toi de la toison flamboyante du bélier. Souviens-toi des crimes, de ton frère démembré, des larmes de ton père. Tu as abandonné ton royaume, tout laissé pour celui d'une errance infinie.* La voix surgie

du noir dit qu'elle a renoncé à tout pour son exil, elle n'a rien emporté. Elle attise le feu aveugle de la colère et les bêtes dans les coulisses s'installent devant le char du soleil. La voix martèle les noms : la roue d'Ixion, la source de Tantale, le rocher de Sisyphe, les urnes percées des Danaïdes. Elle répète ses incantations. Dans l'ombre, s'avancent les neufs serpents entrelacés que des mains ensanglantées ont tressés. Dans un éclair, la voix prend la forme d'un couteau en acier. La femme allongée sur le dos appelle la voix où *t'élances-tu donc ma colère et quelle arme brandis-tu contre l'ennemi perfide ? Sois sage. Il n'est plus temps. Tiens-toi plus tranquille. Tu vas montrer qui est Médée. Donne-moi la main, ma douleur, accompagne ma haine et efface mon amour. Bientôt, oui bientôt. Entends la nuit qui marche.*

Tu n'y échappes pas. Dès qu'on parle de voix. Dès qu'on parle d'une voix qui parle dans le noir. Ce n'était pas une voix qu'il entendait mais des voix. Dans son cerveau. Tu voudrais savoir ce qu'elles disaient. Elles t'ont pourri l'enfance et tu ne sais ce qu'elles disaient dans le cerveau de ce père. Elles le menaçaient. Tu devines de quoi ? De la prison de l'arrestation de la mort puis du jugement. Elles le menaçaient de le punir pour ce qu'il avait fait. Il n'a jamais dit ce qu'il avait fait. Ce que dit ta voix cette nuit c'est que tu ne sais pas ce qu'il avait fait. Il se taisait, il écoutait ses voix qui le terrorisaient. Alors en retour il terrorisait. Elles le menaçaient de l'enfer sur terre puis de l'enfer éternel. Les voix lui disaient tu n'as pas d'issue. La mienne me dit il n'avait pas d'issue. Sinon celle de se défouler. Sur ses gosses. La mienne me dit tu vois ton corps ? Il est marqué par les voix d'un autre. Il ne dort pas, prêt à les entendre, prêt au réveil d'un être mort s'étirant dans l'armoire, à celui d'un autre, suicidé, qui appelle à l'aide et sonne à la porte toutes les heures certaines nuits, prêt à la peur. Toujours prêt. Ton corps est voûté, il est glacé, il est recroquevillé, il se rétrécit dans le lit, il se cache. Ton corps ne veut pas entendre et pourtant ton corps voudrait vaincre, saisir l'étendard, avancer d'un pas ferme d'immortel, de jeune corps immortel et beau, libéré de toute peur des vivants et des morts, libéré des nuits blanches comme des jours. Que la seule voix du corps soit la tienne. Une voix que tu fais

se taire ou murmurer des infrasons de terre, d'arbres,
de pieds à plat sur sol stable, de marche dans l'espace,
sans traces, sans empruntes, peau à peau avec l'air, l'eau,
la lumière. Voilà ce que dit ta voix ce soir et c'est la nuit.
Et c'est ta nuit. Et c'est ta voix.

Beckett une voix parvient à quelqu'un dans le noir.
Imaginer.

Peut-on choisir la voix qu'on entend ?

Manu-manu, dis-moi, les jugements moraux ne peuvent-ils être dépassés ? Dis-moi, la morale, si on s'aperçoit en cours de construction qu'on n'a pas vraiment fait le trou très droit, ne peut-on simplement tout refaire depuis le début ?

Nous fonctionnons au mot, chez nous un mot c'est un repas pour une personne. Pas besoin d'entrée.

Synopsis :

Il est impossible de protéger la galaxie de ce bambin malicieux ! Alors préparez-vous car Bébé Groot arrive sur le devant de la scène avec sa propre série, explorant ses jours de gloire et les ennuis qu'il s'attire en grandissant parmi les étoiles.¹

[Je s'appelle Groot](#)

Hey (hey) what's the matter with your head, yeah

Hey (hey) what's the matter with your mind and your sign and oh

Hey (hey) nothin' the matter with your head

Baby, find it, come on and find it

Bear with it, baby, 'cause you're fine

¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Je_s'appelle_Groot

And you're mine, and you look so divine
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love
Hey (hey) what's the matter with you, feel right?
Don't you feel right, baby?
Hey (hey) all right, get it from the main vine, all right
I said-a find it, find it, go on and love it if you like it, yeah
Hey (hey) it's your business if you want some, take some
Get it together, baby
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love, come and get your love
Come and get your love, now
Come and get your love, come and get your love
Come and get your love, now
Come and get your love, come and get your love
Come and get your love, now
Come and get your love, come and get your love
Come and get your love, now
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love

Hey (hey) what's the matter with you, feel right?
Don't you feel right, baby?
Hey (hey) all right, get it from the main vine, all right
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love
Come and get your love

La poésie est morte, vive Groot !

Enfant, le soir, dans la maison silencieuse. Ce que je redoutais le plus, gravir une à une les marches du grand escalier et regagner ma chambre. Seul. Regagner ma chambre, tout au bout du long couloir, m'enfoncer loin jusqu'à la porte de la chambre et là, seul, m'allonger sur le dos dans le noir. Tu avais peur ? me demande une voix dans le noir où je m'installe encore aujourd'hui, par habitude, pour m'isoler du bruit du monde. Tu ? Mais quelle voix parle à l'instant ? Qui me tutoie ? Tu n'as pas répondu à ma question, insiste-t-elle. Avais-tu peur ? Qui me parle ? Est-ce que nous nous connaissons ? Evidemment, j'avais peur. Imagine ! Je voyais des araignées s'agrippant au plafond, des serpents se glisser sous les draps, des scorpions sur les murs, une silhouette fantomatique m'envelopper dans un linceul. J'avais peur. Oui. Je tremblais. Mes mains, mes genoux tremblaient. Pourquoi n'appelais-tu pas ? Pourquoi ? De cette voix, la première fois où je l'ai entendue, je n'ai rien su. S'adressait-elle à moi ? Je crois que j'avais peur. Peur de cette voix. Peur de la reconnaître. Peur de lui donner un nom.

Comme cela m'arrive souvent, j'étais allongé dans le noir et une voix me parlait. Et je ne voulais pas savoir qui me parlait, d'où provenait cette voix dont je craignais l'origine. Je ne voulais pas me souvenir précisément de ce dont la voix me parlait. Quand, enfant,

je gravissais, tremblant, les marches du grand escalier pour regagner ma chambre au bout du long couloir et m'étendre sur le dos dans le noir.

Mais la voix était là. Et elle s'obstinait. Je la sentais s'approcher. Elle effleurait mon visage. Quand j'aurais cependant voulu m'en saisir, la tenir dans ma main, la serrer contre mon corps, elle glissait entre mes doigts, comme si à son tour elle ne voulait pas que je la reconnaisse. Que je lui donne un nom. Je ne l'entendais alors plus que de loin en loin. Que fais-tu prostré dans le noir ? murmurait-elle. Elle me parvenait par bribes. Une trémulation. Et c'en était fini, pour un temps, du souvenir de ce moment où je devais gravir les marches du grand escalier dans le noir.

Je suis allongée sur le dos. Je me suis réveillée en attrapant mon sommeil. Quelque chose existe, là. C'est fin. C'est délicat. Une lisière. Je sais que je ne peux pas bouger. Je ne sais pas si c'est le matin ou la nuit. Une voix m'appelle. C'est une voix familière. Quelque part, dans mon crâne. Une voix qui sait comment je pense. Qui souffle mon prénom. Pas mon prénom d'aujourd'hui. Celui d'avant. Une voix matière. Elle est en moi et dans le même temps si loin de moi. Une voix qui grince.

Elle est là depuis longtemps, cette voix. Dans mon oreiller, enfant, alors que ma sœur dormait dans le lit du dessus, elle était déjà là. Il faut remonter la couverture pour ne pas entendre la voix mais je ne peux pas bouger. La voix pourrait m'observer.

Je sens le poids de la voix sur la couverture, sur le lit, sur mes jambes. Si elle avait un souffle, elle me ferait moins peur. Dans mon crâne, un brouhaha de pensées affolées et la voix qui surgit. Elle appelle. Elle m'appelle. Les autres pensées se cachent, terrifiées, derrière des souvenirs que je ne maîtrise plus.

Une porte claque. Pourtant il n'y a personne. Les voix peuvent-elles faire claquer des portes? Allongée sur le dos, c'est la position des morts. C'est moi qui m'appelle. Il faut pour me faire taire que j'ouvre les yeux. Dans le miroir, ma voix sûrement me regarde. Mais je ne peux

pas ouvrir les yeux. Je risquerai de me voir au bord du lit.

Je ne sais plus comment on respire. Ne réponds pas. Tu ne peux pas t'appeler si tu es là.